

HENRI DECLEVE LOBBES AU DEBUT DU VINGTIEME SIECLE

Préambule.

Notes écrites en 1981-82 par Adolphe (dit Henri) DECLEVE, né à Lobbes en 1898 et y décédé en 1983. Il était issu d'une famille de fabricants de chicorée à Lobbes et des derniers descendants des meuniers-propriétaires du moulin à vent de Lobbes. Il demeurait à la rue du Calvaire, en face de la mare, plus haut que la chapelle située face à l'embranchement de la rue de la Grosse Borne.

Adolphe DECLEVE fit carrière de machiniste de gare (locomotives à vapeur) puis de réceptionnaire pour matériel de voies de chemin de fer à la Compagnie du Nord Belge. Après une retraite prématurée (fin de la Concession du Nord Belge) il exerça les mêmes fonctions (réceptionnaire en traverses de bois pour voies de chemin de fer) pour les Chemins de Fer Egyptiens en Belgique et en France.

Son fils, Jean, né à Lobbes en 1929, étudia à l'Ecole de Navigation d'Anvers où il obtint le brevet de Capitaine au long cours en 1951 et entra immédiatement au service de la Compagnie Maritime Belge; il fut affecté à la ligne Anvers-Matadi où il fit carrière complète.

Roger BURY

Ces pages contiennent la transcription d'un manuscrit rédigé en 81/82, par mon Père, Henri Declève, décédé en septembre 1983 à l'âge de 86 ans.

J'ai respecté la teneur et le style de son travail.

Jean Declève Sr (Sept 1993)

Lobbes au début du 20e siècle

Vers l'an 1900, la population s'élevait à environ 3600 habitants dont 2200 au Centre et 1400 aux Bonniers.

Une certaine animosité régnait entre la population du Centre et celle des Bonniers.

Au Centre se trouvaient la Maison Communale, l'église St Ursmer, la gare, le bureau des postes, les médecins, pharmacien, notaire, Bourgmestre, Echevins, ce qui obligeait la population des Bonniers à descendre au « Village », alors que le contraire n'était pas vrai.

La population du Centre était composée surtout de commerçants, employés, artisans et ouvriers d'usine. Aux Bonniers, on trouvait en grande partie des ouvriers du bâtiment (maçons, plafonneurs, ardoisiers) qui en même temps étaient petits cultivateurs et dont les femmes et les enfants s'occupaient de l'exploitation familiale pendant l'absence du mari qui partait souvent pour la semaine travailler dans les environs de Maubeuge, Hautmont qui s'industrialisaient rapidement à cette époque.

Pendant la mauvaise saison, ces hommes faisaient des clous, des chaînes à domicile ou allaient travailler au laminoir de Hourpes. Les carrières St Roch à Lobbes occupaient des travailleurs saisonniers. Peu d'hommes étaient occupés dans les charbonnages de Fontaine-l'Evêque ou d'Anderlues.

Il y avait aussi des bûcherons et à la bonne saison, des hommes, des femmes et des enfants formaient des brigades qui se rendaient en France pour faire des briques.

La population du Centre était moins rurale: elle se composait de professions libérales, de commerçants, employés et ouvriers qualifiés qui étaient occupés en grande partie dans les industries de Marchienne-au-Pont et de Jeumont. Les femmes s'occupaient généralement du ménage et avaient peu de qualification professionnelle.

Une cinquantaine de personnes était en service au chemin de fer du Nord Belge, soit à la gare de Lobbes ou à la gare d'Erquennes ainsi qu'aux ateliers de St Martin à Marchienne-Zone.



Édit. Ursmer-Dehoyt

Lobbes - La Gare - Côté Intérieur

Jusqu'en 1906, le Conseil Communal était à majorité libérale avec Mr Stilmant comme Bourgmestre.

En 1906, lors des élections, les catholiques obtinrent la majorité, Mr Duquesne fut nommé Bourgmestre.

Comme il existait une société de musique chez les catholiques, la Philharmonie, société de musique libérale, qui depuis sa fondation avait son local de répétitions à la maison communale, fut contrainte de quitter les lieux et alla s'installer provisoirement dans une pièce mise à sa disposition par Mr Baudenne, Président de la Société et ce, dans un bâtiment qui est maintenant la Maison des Oeuvres à l'Entreville.

Peu après, Mr Bury (Tichelot) a aménagé une pièce dans son immeuble, Place Communale, pour que la Société puisse s'installer définitivement. Depuis lors ce café porte l'enseigne « Café de la Philharmonie », et la Société y siège toujours.

LOBBIS — Entrée de l'Escalier de l'Eglise.



Phot. Cordier-Blaupain.

En général, la population du Centre votait « libéral », celle des Bonniers plus indigente et souvent aidée par les Oeuvres ou les notabilités catholiques votait à droite.

Pour sensibiliser la population et manifester son indignation suite aux mesures injustes prises à son égard, la Philharmonie organisa une sortie musicale à travers les rues de la Commune. Une collation fut offerte aux participants par ses Vices-Présidents MM. A. Mary et H. Lecocq et ce dans la cour de la Brasserie Mary.

Il existait dans la Commune deux écoles officielles filles et garçons: l'une au Centre et l'autre aux Bonniers. Une école libre garçons était ouverte au « Pavé » à l'Entreville.

Le pensionnat des Soeurs de la Visitation comptait une centaine de jeunes filles de Lobbes et des environs. Une école primaire jointe à l'établissement accueillait les filles de la localité et se nommait l'Ecole de Soeurs.

A l'époque, la gare de Lobbes était d'une certaine importance. Elle était commune à la ligne 130 du Nord Belge, Charleroi-Erquelines et à la ligne 108, Bruxelles-Chimay.

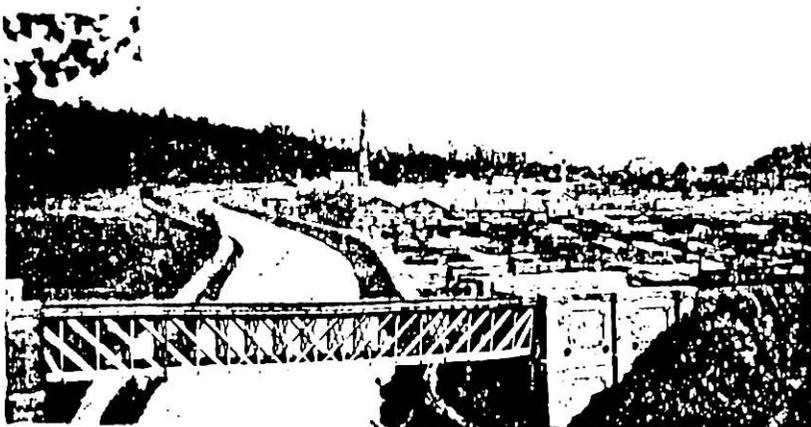
Il y avait une grande activité d'échange de voyageurs et de trafic de marchandises. Les trains en provenance de Charleroi/Erquelines pour le Nord Belge et de Bruxelles, Mons, Manage, Chimay, Walcourt y manoeuvraient du matin au soir. La gare aux marchandises recevait principalement des wagons de charbon et de temps à autres des troupeaux de jeunes bovins allant à l'engraissement dans les fermes de Ragnies, Leers-et-Fosteau et Fontaine-Valmont.

La ligne vicinale Anderlues-Lobbes fut inaugurée en 1913, son terminus était au Pont du Nord.

Il n'existait que peu d'industries pour occuper la main-d'oeuvre locale. Comme établissements industriels, on ne pourrait citer que les briqueteries de la Sambre, dénommées par la population « La Terre du Roelx », qui occupaient une centaine de travailleurs, principalement des femmes. Il y était fabriqué notamment des briques de façade et des briques d'un

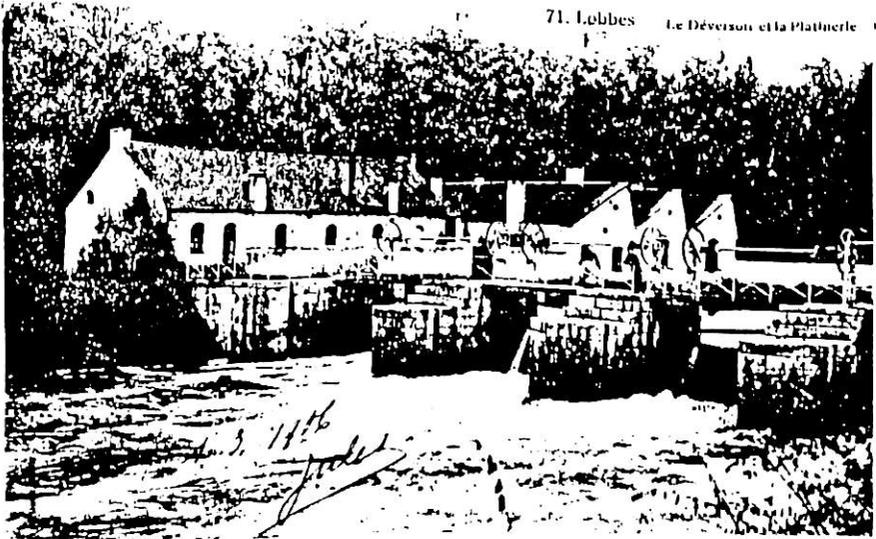
format conçu pour la construction de cheminées d'usines. Il en a été exporté un peu partout, jusqu'en Amérique du Sud.

D. V. D. 3381. Photo W. F. G.



La briqueterie de Lohles.

Il y avait aussi la platinerie, occupant de 25 à 30 ouvriers, située près du déversoir de l'écluse de la Sambre et qui utilisait l'eau de celle-ci comme force motrice. On y fabriquait des pelles, des bêches et autres instruments aratoires.



Une petite fonderie de fonte construite sur l'emplacement d'une ancienne saline employait une douzaine d'ouvriers et fabriquait des pièces pour la petite mécanique.

Une autre fonderie, établie aux Quatre-Bras, occupait 5 à 6 hommes et fabriquait des pompes en fonte pour cuisine.

Les carrières de St Roch étaient en pleine activité et employaient 40 ouvriers. Le granit qu'elles produisaient était de bonne qualité et elles en exportaient beaucoup.

Les industries artisanales telles que maréchalleries, charrons, menuiseries, brasseries, saboteries et entreprises de construction utilisaient un peu de main-d'oeuvre.

Le petit commerce était peu diversifié: quelques épiceries mais pas de grands magasins.

Par contre, il y avait un nombre étonnant de « cabarets ». La consommation d'alcool, qui était libre, était déplorable. Beaucoup d'ouvriers y laissaient une bonne partie de leur quinzaine.

La population se rassemblait en de nombreuses sociétés ou groupements. Citons la Royale Philharmonie, fondée en 1837 (libérale), les Fanfares Ste Cécile (catholique), les cercles dramatiques l'Avenir et l'Espérance, les Pompiers Volontaires qui avaient deux pompes mises à leur disposition, la Société de Gymnastique, les Libres Penseurs, les Pêcheurs à la ligne, les Colombophiles, les Pinsonistes, les Jouteurs nautiques.

Les fêtes et divertissements ne manquaient pas: au cours de l'année les deux sociétés musicales donnaient deux concerts chacune à la Maison Communale et les deux cercles dramatiques s'y produisaient également deux fois l'an. De plus, le Jeune Bluet y organisait deux bals très animés.

En plein air, sur la Place Communale, se déroulaient la fête de la St Ursmer, la Laetare, la fête communale et le raclot.

Chaque quartier organisait aussi sa petite ducasse. La ducasse du Pont était particulièrement animée avec ses jeux sur la Sambre.

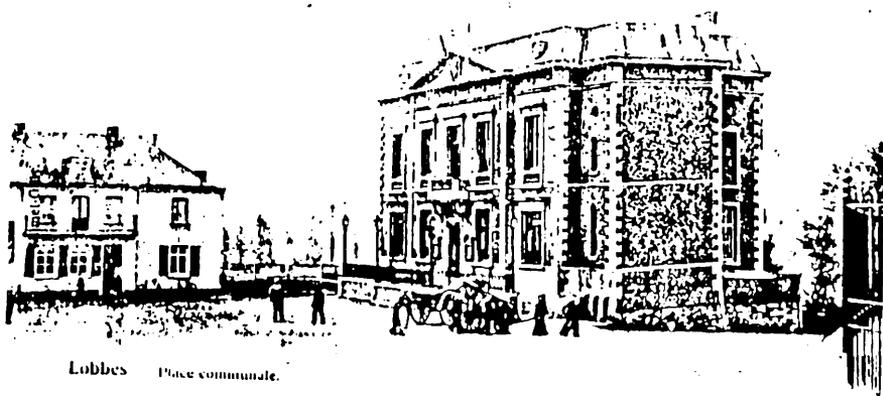
Les fêtes de carnaval étaient très animées. Elles réunissaient de nombreuses sociétés: les Nonancourts, les Hottes, les Chinois, les Pourchats du Pont et d'autres encore, ainsi que des groupes en provenance des villages voisins.

Les Bonniers, où il y avait aussi des sociétés carnavalesques ne participaient pas aux fêtes du Centre. Ces sociétés préféraient se rendre au carnaval de Fontaine-Valmont. Leur retour, en traversant la place et les rues du Centre était l'occasion d'injures et d'empoignades.

Le tirage au sort auquel étaient soumis les jeunes gens en âge du service militaire avait lieu au début février. Les conscrits se rendaient avec le Secrétaire communal à l'Hôtel de Ville de Thuin où avait lieu cette formalité.

Ceux qui avaient tiré un bon numéro rentraient à Lobbes en chantant tout fleuris et enrubannés. Ceux qui étaient tombés sur un mauvais numéro et dont la famille avait un peu d'argent pouvaient se faire remplacer par quelqu'un d'autre moyennant une somme de 160 Fr.

L'éclairage public était négligeable: 25 à 30 réverbères abritant une lampe à pétrole répandaient une faible lueur aux carrefours et aux endroits les plus fréquentés: la Place Communale, l'église, la gare, les écoles ...



La maison communale avant 1914

Les intérieurs des maisons étaient aussi éclairés avec des lampes à pétrole. La nuit, pour maintenir une petite lueur, on utilisait en général une petite lampe appelée « veilleuse ». Dans les ménages à faibles revenus, par mesure d'économie, on éteignait la lampe et on s'éclairait à la veillée avec la lueur des flammes du poêle. Vers 1910 les lignes électriques commencent à sillonner les rues de la Commune et l'éclairage au moyen de l'électricité s'installe petit à petit dans les rues et les habitations.

Les gros transports et les voiturages étaient assurés par chariot, camions et voitures à traction hippomobile.

Le passage d'une auto était chose très rare avant 1910. Le Bourgmestre et notaire, Mr Duquesne, fut le premier lobbain à être propriétaire d'une auto vers 1912.

La circulation sur les routes n'était pas intense: elles servaient de plaine de jeux aux enfants qui y pratiquaient le jeu de balle, le diabolo, la marelle, des courses, le cerceau, les jeux de billes, etc. L'hiver, les chemins se transformaient en patinoires ou en pistes de luge.

Comme les journées de travail étaient longues, les hommes n'avaient guère de loisirs en semaine. En général, le dimanche était consacré à l'entretien de leur maison et de leur jardin. D'autres fréquentaient les cafés, jouaient à la balle, aux quilles, participaient à des concours de pêche, chants de coqs et de pinsons.

La mendicité, bien qu'interdite, était fort pratiquée. On voyait souvent, allant de porte à porte, des éclopés, des femmes et enfants mendier de la nourriture ou un peu d'argent.

On pouvait aussi voir dans les rues des chanteurs, des musiciens, des joueurs d'orgue avec un petit singe dansant sur le dessus de l'instrument en faisant la quête, des marchands de sable blanc en sacs portés par 2 ou 3 ânes; ce sable était surtout acheté par les cafetiers pour être épandu sur le pavement ou parquet de leur établissement. On rencontrait aussi des hommes portant une grande caisse au dos, bagage qui contenait tous les articles nécessaires à la couturière; des femmes, avec deux seaux, vendant moutarde ou levure de brasserie.

Quelques semaines avant la ducasse de septembre, une famille de rétameurs venait s'établir sur la place et recueillait, de maison en maison, le matériel de cuisine nécessitant une remise à neuf.

Au début des années 1900, on pouvait encore rencontrer des brigades de petits auvergnats ramoneurs de cheminées avec leur patron, allant de village en village, logeant dans les greniers de fermes.

.....

En 1982, nombre de bruits propres au village ont disparu, c'est ainsi que l'on n'entend plus: le maka de la platinerie, les explosions dans les carrières, le sifflet de la loco de ces mêmes carrières, le sifflet des locomotives et le choc des wagons en manoeuvre dans la gare, le clapotement des sabots des femmes travaillant à la briquetterie

Lobbès

PAROISSIENS

Lobbès



LOBBES — Vue sur la Sambre

Affluent de la Meuse, la Sambre dont la source est en France est une voie fluviale très fréquentée pour le transit de et vers la France

K. Derais, édit. Aywaille — Reprint Invari.